FRC 1 19822
Exc
Fre
20839

LA LIBERTÉ,

ODE,

AVEC DES NOTES;

PAR M. DE LAVICOMTERIE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LA LIBERTÉ,

ODE.

OBJET de tous mes vœux, idole de mon ame,
Qu'en ſecret j'embraſſais au milieu des Tyrans,
Qui vis dans tous les cœurs, & m'agite & m'enflamme,
Liberté, c'eſt à toi que j'adreſſe mes chants!
Sous toi la Tyrannie expire,
L'homme enfin naît libre, & reſpire,
Après les faſtes du malheur.
Après tant de ſiècles d'orage,
De mort, de deuil & d'eſclavage,
Je vois l'aurore du bonheur.

(1) Aréopage auguſte, où ſiège la ſageſſe,
Le dévouement ſacré, les vertus, les talens
De l'Inde, de Memphis, de Rome & de la Grèce,
Sénat de demi-Dieux, accepte mon encens.

Sur les Autels de la Patrie ;
Quand, avec vous, je sacrifie,
Princes, Prélats, & Citoyens ;
Qu'avec plaisir je vous contemple ;
Vous donnez le plus bel exemple
De l'égalité des humains.

(2) Ne méconnaissez plus, factieux Politiques,
La cause des effets enchaînés par le temps ;
Celui, qui le premier, de ses mains anarchiques,
De l'empire Français posa les fondemens,
Dès-lors prépara leur ruine,
Dès-lors, d'une guerre intestine,
L'orgueil alluma les flambeaux.
Le fer commanda le partage,
L'homme utile eut pour héritage,
Les pleurs, la faim & les travaux.

Union sacrilège, abominable, impie !
Du fer de l'assassin, & du soc de Cérès,
Le fer nous enchaîna, la raison nous délie ;
Vos fureurs ont bordé vos Palais de cyprès.
Tremblez, le jour qui nous éclaire,
Pour vous, est un jour funéraire,
Un jour de deuil & de courroux :
Tremblez, nous connoissons vos crimes ;

Vos mains ont creuſé les abîmes,
Qui vont ſe refermer ſur vous.

Je t'ai vu, d'Orléans, lutter contre l'orage ;
Oppoſer la raiſon, la noble fermeté,
La ſageſſe aux abus, la juſtice à l'uſage,
Aſſis entre ton ſiècle & la poſtérité.
Et toi, qui bravas les cabales
D'une Cour livrée aux ſcandales ;
Bailly, Citoyen vertueux,
La Couronne de la Patrie,
Et les lauriers dus au génie,
Ornent ton front majeſtueux.

(3) Moments d'un deuil affreux, ô nuits, ô jours funèbres,
Que les ans, que l'oubli ne couvriront jamais,
Où le canon, les cris, le tocſin, les ténèbres,
Tout frappait ſur mon cœur, & marquait des forfaits!
Quand tout rédoublait les allarmes,
Que, malgré moi, tombaient mes larmes
Sur mes braves Concitoyens,
Quand tous s'apprêtaient au carnage,
N'ayant encor que leur courage
Contre le fer des aſſaſſins.

Necker, que n'as-tu vu l'expreſſion terrible
De l'Amour, des regrets des Français éperdus?
Elle eût donné la mort à ton ame ſenſible...
Un moment a payé quarante ans de vertus.
Nos Rois ont livré cent batailles,
Couvert les champs de funérailles,
Tantôt vainqueurs, tantôt défaits;
Mais les plus beaux jours de ta gloire
Sont les plus chers de notre Hiſtoire,
Sont les plus beaux jours des Français.

Nation magnanime, autant qu'impétueuſe,
L'Europe, en t'admirant, fixe les yeux ſur toi:
Tu fus, en un ſeul jour, ſage & victorieuſe,
Tu domptas les Tyrans, & reſpectas ton Roi.
Envain d'un Donjon redoutable,
Le ſatellite impitoyable,
Trahit, verſa le ſang Français.
La rage y monte, & s'en empare:
J'ai vu la tête du Barbare
Effrayer les yeux ſatisfaits.

Sous ſes murs odieux, ô mère déſolée,
Qui pleures le trépas de ton généreux fils,

Hélas ! calme ton cœur, ſon ombre conſolée ;
Voit les pleurs que je donne à ſes mânes trahis.
(4) Qu'aux lieux où ſiégea la vengeance
Aux Libérateurs de la France,
Peuple, on élève un monument !
Muſes, célébrez leur mémoire ;
Volez auſſi haut que leur gloire ;
Éterniſez leur dévoûment.

Dans l'exécrable nuit, de ces voutes fatales,
Que de cris, que de pleurs, de ſang, & de forfaits !
Sur ces crénaux dreſſés par des mains infernales,
L'effroi ſemblait planer, habiter pour jamais.
D'un pied libre, ferme & tranquille,
J'ai foulé ce barbare aſile,
Où l'homme entrait épouvanté.
Et repoſant ſur ces décombres,
Les temps, le ſilence & les ombres,
Parlaient à mon cœur agité.

Je diſais : la faibleſſe & l'audace cruelle,
Le chaume, le palais, le pin, l'herbe de champs,
Tout rentre également dans la maſſe éternelle,
Dévoré, reproduit, englouti par le temps.
Jeté dans le débris des mondes,

Parmi les volcans & les ondes ;
L'homme à l'homme forge des fers !...
Eh ! Tyrans, race impitoyable,
Quand, leur courroux, tout nous accable,
Osez réparer l'Univers.

(5) Envain, pendant neuf ans, le bonheur, la victoire
Suivit, avec l'effroi, le vainqueur de Nerva ;
(6) Son rival, bien plus grand, n'a jamais du sa gloire
Aux lauriers qu'il cueillit aux champs de Pultava ;
Mais il doit tout à son génie ;
Il créa tout dans la Russie,
Marine, Loix, Beaux-Arts, Soldats :
Semant la mort & les rapines,
L'un n'a laissé que des ruines ;
L'autre a policé ses États.

O toi ! jeune guerrier, brave & doux La Fayette !
Héros de l'Amérique & de la Liberté,
La gloire a dit ton nom, la France le répète,
Et le temps le présente à l'immortalité.
Villars, & Maurice, & Turenne,
Vous aviez serré notre chaîne,
Et, vainqueurs, vous portiez des fers.

Mais qui dompte la Tyrannie,
Eſt le vengeur de la Patrie
Et le Héros de l'Univers.

Cependant plus heureux celui qui, loin des armes,
Peut cultiver les Arts, peut ſervir les humains;
Aux pleurs des malheureux il répond par des larmes;
A peine il voit les dons prodigués par ſes mains.
O Sage! ô bienfaiteur du Monde!
Toi ſeul, dans une paix profonde,
Préparas notre Liberté;
Le Conquérant, détruit, ravage,
Il eſt le Démon du carnage,
Et toi, le Dieu de la bonté.

(7) Des bouts de l'Occident, aux bornes de l'Aſie,
Par-tout des nœuds d'airain embraſſent l'Univers.
Les Prêtres ont coupé les aîles du génie,
Les Tyrans l'ont forcé de ramper dans leurs fers.
(8) La mort couvre les champs de Rome,
Depuis mille ans plus de Grand Homme,
Plus de talens, plus de vertus.
O race indigne de Scévole!
Ne vois-tu plus le Capitole,
Tes Dieux, & l'ombre de Brutus?

(9) Roi des Français, Roi bon, mais facile à
séduire,
Tandis qu'il en eſt temps, écoute un Citoyen:
Tu règnes; ſache au moins qui t'a donné l'Empire:
(10) Tu règnes par le peuple, & ſans lui tu n'es
rien.
Je n'apperçois, s'il t'abandonne,
Qu'un précipice autour du Trône:
Il t'y ſoutient, non tes ayeux.
(11) L'homme n'eſt point un héritage,
Que l'on tranſmette, ou qu'on partage;
(12) Apprends qu'il n'appartient qu'aux
Dieux.

FIN.

NOTES.

(1) On conçoit aiſément que cette ſtrophe ne peut être pour ceux que l'opinion publique a flétris. Le Chantre de la Liberté ne peut être un vil adulateur : il n'eſt point d'homme plus mépriſable que celui qui vend ſa conſcience & ſes talens, ſi ce n'eſt le lâche qui le loue. Je puis atteſter que je ne connais aucun Membre de l'Aſſemblée Nationale que par la voie publique : mon hommage ne doit pas être ſuſpect ; il eſt ſincère, il eſt pur comme ceux à qui il eſt adreſſé.

(2) Hildvic ou Clodvic, que nous nommons Clovis, n'avait pas vingt-cinq mille hommes quand il vainquit & ſubjugua environ dix millions de Gaulois, tenus en ſervitude par quelques légions Romaines.

Ces Gaulois ſont preſque les ſeuls peuples de l'Occident qui aient perdu leur nom ; ils s'appellaient Walch ou Welch. Les Romains, qui ſubſtituaient un G au W, en firent Galli.

Clovis fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'Empire Romain.

Son Armée, appellée l'*Armée des Francs*, fut groſſie de tous les Belges, qui voulurent avoir part aux rapines, & partager le butin. Dès qu'un Chef de voleurs lève l'étendard de la deſtruction, tous les miſérables ſans talens, ſans profeſſion, tous les bandits qui n'ont rien à perdre ſe joignent à lui. Ainſi, Clovis ramaſſa ſur ſon paſſage tous ceux qui voulurent ſe réunir à ſa troupe, mal vêtue & mal armée. Les Viſigots, les Burgundiens avaient envahi les deux tiers des Gaules; l'autre tiers ſubit aiſément le joug de Clovis. Les Francs partagèrent les terres des vaincus, & les Gaulois les labourèrent. *Franc* ſignifia *poſſeſſeur libre.*

Les Francs ou barbares qui avaient vaincu les Gaulois ou Welchs, les tinrent ſous la plus horrible ſervitude. Ces anciens Welchs étaient déjà un compoſé des Celtes, des Romains, qui avaient ſervi ſous Céſar, des Germains, qui avaient fait des émigrations dans leur pays.

Tous les peuples, depuis la ſource du Veſer juſqu'à la mer des Gaules, s'appellèrent Francs tant que la Germanie & la Gaule furent réunies; mais ayant été ſéparées, au Congrès de Verdun, en 843, le nom de Francs reſta aux peuples de la Gaule Occidentale : le nom de *Français* ne fut connu, à peu-près, qu'au 10e ſiècle.

Ces malheureux Gaulois furent asservis dans leurs forêts, sous la domination horrible de leurs *Druides* ; ils passèrent sous le joug des Romains, sous celui des Visigots, des Burgundiens, & de plusieurs hordes de voleurs qui inondaient tour-à-tour leur pays ; enfin, ils devinrent esclaves des Francs sous leur chef *Clovis*.

Charles le Magne, ou Charlemagne, dont on invoque si souvent les Capitulaires, n'était point Franc ; il était né en Austrasie ; il parlait Allemand, & ne savait point écrire ; il ne connaissait, comme ses prédécesseurs, que l'art d'exterminer & d'asservir ; il ne fit que consolider la base oppressive de la Monarchie.

Il est aisé de voir que lorsqu'un État repose sur de pareils principes, il ne doit subsister qu'autant que les opprimés ne peuvent recouvrer leur droits, & se venger des oppresseurs. De-là cette lutte continuelle, cette guerre sourde & intestine qui éclata plus ou moins dans différens temps ; qu'on étouffa, qui reparut ; qu'on crut anéantir, qui fermenta, malgré les chaînes, les cachots, les supplices, & le sang répandu : on voulut étayer le fantôme de Constitution, qui laissa la Nation en proie à toutes les fureurs du Despotisme. Je suis las d'entendre crier qu'il faut bien que nous en ayons

une ; puiſque la Monarchie exiſte depuis douze ou quatorze cents ans. Les loups, les tigres exiſtent auſſi depuis des milliers d'années ; s'enſuit-il qu'ils aient une Conſtitution ? Enfin, nous ſommes arrivés au dénouement préparé, mûri par les ſiècles ; les effets ſont ſentis ; les cauſes ſont à peine apperçues par le Sage, qui médite profondément ; les malheurs influent ſur les malheurs ; les circonſtances ſur les circonſtances ; les connaiſſances des Nations ſur les révolutions des Peuples ; les Empires ſur les Empires ; les nouvelles découvertes ſur l'exiſtence phyſique & morale de l'homme ; enfin, d'un concours incalculable de circonſtances préparées par le temps, naiſſent ſes irréſiſtibles effets.

L'état de ſervitude eſt ſi violent, ſi contraire à la nature, qu'on doit s'étonner de trouver des Tyrans.

(3) En moins de huit jours j'ai vécu plus d'un ſiècle. Je n'oublierai jamais les jours, les nuits horribles du douze Juillet au treize, du treize au quatorze, du quatorze au quinze ; mon ame ne pouvait ſuffire à toutes les ſenſations qu'elle éprouvait. Je cherchais Paris dans Paris, le Palais-Royal dans le Palais-Royal : tout était changé : tous n'avaient qu'un même

vœu ; qu'un même esprit, qu'une ame. Ce fut le concours de la volonté de tous qui fit cette terrible & prompte insurrection, qui enrôla trois cents mille hommes, & les arma en deux jours : jamais la Démocratie n'a agi plus puissamment. Faites des Loix qui n'aient en vue que le bien général ; faites-les si claires, que tout le monde les conçoive ; y voie son intérêt & son bonheur : alors vous verrez s'il est besoin que leur exécution ne soit confiée qu'à un seul, pour leur parfaite célérité. Organisez si bien le Corps politique, que personne ne puisse empêcher ses efforts, sans se nuire. L'opinion de la nécessité d'une Monarchie est née de la tyrannie, de l'esclavage, & de l'impuissance de faire des Loix.

(4) Sur les ruines de la Bastille, il serait digne de la ville de Paris de faire élever un obélisque, une pyramide, où seraient gravés les noms des braves Citoyens, qui sont morts à la prise de cette forteresse redoutable. Ce sont ces récompenses toujours existantes, qui enflamment la gloire : il est si aisé de l'orner des attributs relatifs à cette journée mémorable, que le génie des Artistes les trouvera sans effort.

(5) Tout le monde connaît les succès & les désastres de Charles XII ; il épuisa la Suède d'hom-

mes & d'argent ; il l'écrasa sous un affreux despotisme ; donna des Loix au Danemarck, à la Pologne, à l'Allemagne ; & voulait en donner à la Russie. Après neuf années de triomphes & de tout ce que la gloire a de plus séduisant, il éprouva tout ce que la fortune peut faire essuyer de malheurs, & son ame n'en parut jamais abattue. Vainqueur à Nerva avec tout au plus neuf mille hommes contre quatre-vingt mille, il ne douta pas qu'il ne pût détrôner le Czar, & en donner un à la Russie, comme il avait donné un Roi à la Pologne : il n'a fait que détruire. Une balle pesant à-peu-près une demi-livre, partie des remparts de Frédérickshall, en Norvège, délivra l'Europe de ce Roi soldat, digne d'être admiré, plaint & détesté. Il eût mieux valu, pour le bonheur des Nations, qu'il eût été étouffé dès le berceau ; il eût épargné bien du sang & des larmes.

(6) Pierre premier, ou Pierre le Grand, nom que lui a mérité son génie créateur, au milieu de ses défaites, bâtissait des Forts, créait une Marine, s'occupait de la Police intérieure de son Empire, disciplinait ses Soldats, créait & réformait les Loix.

Il élève Pétersbourg dans un marais presque impraticable, au milieu des obstacles de toute espèce ;

eſpèce ; il triomphe de la nature ; enfin, il a le port de Cronſtad ſur la mer Baltique ; ſes flottes couvrent l'Océan & la mer Noire ; il bâtit de ſes mains le premier vaiſſeau que la Ruſſie ait poſſédé ; il envoie au Kamshaska & ſur les Terres de l'Amérique, par le Nord de la Sibérie ; il admet toutes les Religions dans ſon Empire ; caſſe les Strélitz, Milice auſſi redoutable aux Czars, que le ſont les Janiſſaires aux Sultans ; il prend Aſoph ſur la Mer Noire ; y prépare une flotte contre les Turcs & les Tartares. Après la funeſte journée de Nerva, il prend les cloches ; fait fondre de nouveaux canons, & répara ainſi la perte de ſon artillerie. Charles XII lui apprit à le vaincre. Le Czar lui fit voir à Pultava qu'il entendait l'Art de la guerre. Je ne parlerai pas de cette bataille qui décida du ſort de la Ruſſie : les circonſtances en ſont connues. Il établit des Imprimeries, des Hôpitaux ; donne des Fêtes ; embellit ; fait des changemens & des établiſſemens à Pétersbourg ; voyage en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre, en Perſe ; termine ſa vie glorieuſe aimé, regretté, & entraînant après lui le reſpect de tous les ſiècles.

(7) Le beau climat de l'Aſie eſt déſolé par le plus lâche eſclavage, courbé ſous les ſuperſtitions, reſtes antiques & défigurés des em-

blêmes de la Nature. La Religion des Brames n'eſt plus qu'un ramas de contes abſurdes, de rêveries inintelligibles. La Perſe, tout l'Indouſtant gémit ſous des fables & ſous le ſabre des Tyrans.

La Religion a par-tout aidé les mauvais Rois à écraſer les peuples : les Prêtres ont fait taire la raiſon ; ont régné par l'opinion ; ils ont eu l'art de dégrader l'eſprit des Nations, & les Tyrans les ont ſervis par le fer, les cordons & la cigüe.

(8) La révolution la plus étonnante qu'ait ſubi le monde entier, eſt celle qu'ont éprouvé les deſcendans des Paul-Émile & des Scipions. Leur caractère n'eſt plus reconnaiſſable ; dégradés ſous le joug ſacerdotal, on n'y voit plus ni vertus ni talens. L'Arioſte, le Taſſe, &c. n'étaient point Romains. Le germe de leur ancienne grandeur ſubſiſte cependant encore, quoique caché ſous la faibleſſe : vous les verriez reſſuſciter à la voix d'un grand homme.

L'eſprit des Grecs, enſeveli ſous les ruines de Sparte, de Lacédémone, d'Athènes, renaîtrait, ſi le Gouvernement barbare des Turcs ceſſait de les opprimer.

L'eſprit Français, juſqu'à ce jour frivole, va acquérir de la profondeur par le libre uſage de ſes forces. Courbé ſous les fers dont il était

écrasé, le génie était contraint d'abandonner un champ, où il étoit si dangereux d'entrer : les chaînes, les cachots, la mort menaçait quiconque osait toucher d'une main hardie cet assemblage monstrueux de préjugés politiques & religieux.

(9) Nous avons un Roi juste & bon ; il a été trompé très-souvent : ce sont les meilleurs cœurs qu'on parvient à séduire plus aisément. L'Aristocratie est à cent pieds sous la terre, mais n'est pas anéantie ; elle fera encore des efforts : ses partisans, ses indignes fauteurs sont les géants ensevelis sous l'Etna ; ils le soulèvent & vomissent encore des flammes.

Ce *veto*, dont on a tant parlé, n'est-il pas encore une absurdité aristocratique ? Parmi la foule des raisonneurs de toute espèce, je tombe sur la Motion de M. le Comte d'Entraigues, relative à la Sanction Royale.

Sa définition est aussi fausse que ridicule, aussi ridicule que despotique : « C'est, dit-il, » le pouvoir accordé au Roi par la Nation, » d'intervenir, comme partie intégrante du » pouvoir législatif, de telle manière que son » consentement convertit en Loix les actes » émanés du pouvoir législatif, & qu'il les » frappe de nullité par son opposition ».

Que de bévues, que de contradictions en

peu de mots ! *C'eſt le pouvoir accordé.* Où eſt l'acte qui conſacre cet accord étrange ? S'il exiſtait, il faudrait l'anéantir.

D'intervenir, comme partie intégrante. Contradiction dans les termes. Peut-il y avoir une partie intégrante d'un tout ? Mais laiſſons la forme ; voyons le fonds. *De telle manière que ſon conſentement convertit en Loi les actes émanés du pouvoir légiſlatif, & qu'il les frappe de nullité par ſon oppoſition* ; de telle manière que le pouvoir legiſlatif eſt anéanti, & n'eſt plus qu'un mot, un fantôme. Quoi ! l'oppoſition d'un homme, d'un individu, d'un Roi, d'un Tyran, ſuffirait pour *frapper de nullité* les délibérations des Repréſentans de vingt-cinq millions d'hommes. Ce *veto*, ſi terrible dans ſes effets, n'a jamais été connu parmi nous : l'Hiſtoire Nationale n'en fait point mention. Qu'on me cite un exemple où nos Rois l'aient réclamé : j'en défie tous les fauteurs du pouvoir arbitraire. Il n'eſt connu que depuis la révolution d'Angleterre. Ce *veto* eſt une démence Ariſtocratique & Deſpotique, qui ne ſerait jamais entrée dans la tête d'un homme de ſens droit, s'il ne l'avait entendue propoſer & défendre.

Tous ſes partiſans marchent avec des fers qui les écraſent : ils ſe perdent tous dans un labyrinthe métaphyſique ; ceux même dont la mar-

che était si claire, si noble, si assurée, que j'avais admirés, ne font que trébucher à chaque pas. Je ne reconnais plus les *Mounier*, les *Tollendal*, les *Mirabeau*, &c. ; mais je reconnais toujours l'Abbé *Maury*.

On cite les Capitulaires de Charlemagne ; & les Capitulaires n'en disent pas un mot : on invoque la raison, & la raison le bat en ruine : on oppose la volonté impérative des cahiers, & les cahiers n'ont rien à cet égard d'impératif ; on traduit du Latin, & on ferait l'honneur de la dernière place à un écolier de cinquième qui traduirait ainsi. Je vois des Grands, des Avocats, des Médecins, des Conseillers, des Prêtres, qui tous, mettent la main à ce colosse du Despotisme : il est abattu, il faut un bras d'airain pour le relever.

Peut-on voir de sang froid, peut-on entendre que ce sont les Représentans de la Nation qui proposent ainsi d'anéantir ses droits ! Quel est donc le génie qui préside à ces délibérations, dont eux-mêmes seraient les victimes, ou du moins leurs descendans.

Sanction signifie saint ; & on voudroit faire donner ce nom à ce *veto* prophane. Qu'a de commun sanction & *veto* ? Je le demande à tout homme en qui la servitude n'a pas éteint tout sentiment de noblesse & de liberté.

Les Romains avaient confié aux Pontifes les Loix du culte & de la police ; & la promulgation s'appelait ſanction.

Qu'on liſe Ducange, les Loix connues ſous le nom d'Ordonnances du Louvre ; qu'on liſe l'Hiſtoire & les Capitulaires tant cités de Charlemagne, on y verra que la ſanction n'a jamais été regardée que comme la promulgation, que le Roi ne peut refuſer.

Le *veto* abſolu eſt deſtructeur de toute liberté ; le *veto* ſuſpenſif, le germe éternel des guerres civiles, d'une lutte continuelle entre la Nation & l'autorité Royale.

La Virginie a refuſé, en 1776, la Sanction Royale ; elle s'en eſt bien trouvée. Imitons-là : rejettons à jamais ce qui pourrait élever un ſchiſme entre le Roi & le peuple.

Le Roi n'eſt rien que l'exécuteur de la Loi. Son partage eſt aſſez beau.

Français, ſi l'Ariſtocratie fait déjà des efforts pour ſe relever ; ſi, au bout de ſix ſemaines, elle a déjà oublié tous les malheurs qu'elle a cauſés ; que penſer de ce qu'elle peut tenter encore, car ne vous y trompez pas, ce *veto* ſi funeſte eſt un de ſes appuis.

Le Roi ne doit avoir d'autorité que ce qu'il en faut pour faire exécuter la Loi, & non pour l'arrêter, pour l'attaquer.

Je crois que l'Assemblée Nationale aurait bien fait de répondre à celui qui le premier a ouvert l'avis de donner un pouvoir qui casserait les Loix que porterait sa prudence ; *qu'il n'y avoit lieu à délibérer.* C'est donc à l'Assemblée Nationale qu'on propose d'élever un pouvoir qui pourrait détruire son ouvrage ; il dépend d'elle d'accorder ou de refuser ce droit, & elle y consentirait : non, non.

Illustres Représentans de la Nation, faites des Loix, sans parler de cette arme si dangereuse du Despotisme ; & vous verrez s'il est quelque Puissance qui ose la proposer. Sera-ce le Peuple? il n'y a pas d'apparence ; Sera-ce le Monarque? Eh ! comment pourrait-il avoir le droit de proposer une Loi, lui qui ne doit que la faire exécuter, quand vous l'avez portée?

Vous, dignes Représentans de la Nation, vous en qui rien n'a éteint le feu sacré qui vous anime, éloignez d'elle tous les malheurs qu'entraîne après lui le terrible *veto.* Vos contemporains & les races futures vous béniront, & la raison vous avouera.

(10) Les vils flatteurs qui ont dit aux Rois qu'ils tenaient leur empire de Dieu seul, ont dit la sottise la plus lâche qui soit jamais sortie de la bouche d'un esclave. Tyrans absurdes & subalternes, qu'est-ce donc que le Peuple ? Qui

323

eſt-ce qui compoſe un Empire ? C'eſt lui ſeul, lui ſeul peut le donner ; lui ſeul fait l'accord qui l'unit à un bon Roi. Mais quelle pourrait être l'union ſacrilège entre Dieu & un Tyran : répondez, ſi vous l'oſez.

(11) Il eſt certaines phraſes uſitées que mon cœur repouſſe ; par exemple celle-ci, *Je veux faire le bonheur de mon peuple.* Comment un Roi, un homme peut-il faire le bien de quelques millions de ſes ſemblables, ſi ce n'eſt en leur rendant ce qu'il en a reçu & le plus ſouvent uſurpé. Aporte-t-il en naiſſant quelque puiſſance dont les autres hommes ſoient privés ? C'eſt le peuple qui, ſeul, peut quelque choſe, & qui doit dire : je veux le bonheur, le bien d'un Roi que j'aime ; c'eſt en lui que réſide toute la *puiſſance & autorité.* Tout pouvoir eſt nul, & n'eſt qu'un mot ſans lui.

(12) L'homme appartient à Dieu & à la Patrie. il faut rayer cette expreſſion, qui ſent le joug, *mon peuple* ; cela reſſemble trop *à mon troupeau, à mon bétail.*

Je ne profanai jamais la majeſté de l'homme, la dignité de l'agriculteur par le mot odieux de mon vaſſal, quoique mon père m'eût laiſſé des Fiefs ; je rends grace, au nom de l'humanité, à l'Aſſemblée Nationale, qui vient de les anéantir.

Fin des Notes.